

La bibliothèque de mon oncle : [suite]

Autor(en): **Toepffer, Rodolphe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 16

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pantet, tint la ringua à Rodo laô baillive la raffa, et que sti apôtre l'avai dzo bouailâ dou yâdzou : « St-Esprit, descendez sur les disciples assemblés », sein qu'on veyé ren veni, tot d'on coup on ôt bramâ lou pudzenî per lou perte daô pliafond : « Né paô pas deschindre, l'est crêvâ sti matin ! »

DAVI DAÔ TELIET.

Sur la peur. — Un campagnard qui avait amené du bois à Lausanne s'en retournait chez lui, dans la soirée. Le marché avait été bon, donc « arrosé » en conséquence. L'heure tardive, la fatigue, le vin aidant, le paysan s'endormit sur son char et tomba au bord de la route. L'attelage rentra seul au bercail. Emoi général. Qu'était-il survenu ? On partit à la recherche du malheureux. Il faisait nuit noire et la bise, qui s'était soudain levée, éteignit la lanterne des chercheurs.

Ceux-ci, après bien des allées et venues, aperçoivent une forme noire sur le chemin. Ils s'approchent. C'est un homme. Il ne donne plus signe de vie. On roule le corps dans une couverture, qu'on avait apportée à tout hasard, et l'on reprend lugubrement le chemin du logis.

A l'arrivée du funèbre convoi, ce sont des lamentations, des gémissements sans fin.

Tout à coup, au milieu de ces désolations, le paysan, que la fraîcheur de la bise avait plus ou moins dégrisé et qui avait regagné pédestrement sa maison, paraît :

— Alo, te bourlai-pi ! qu'est-te que cein po daô trafi ? Crayo bien que vo z'itès ti fous !

Quand fut dissipée l'émotion causée par cette apparition, quand chacun eut repris ses sens, on souleva la couverture qui recouvrait le corps apporté. C'était celui d'un pauvre diable, que la mort, pitoyable aux miséreux, avait surpris en chemin. — C. P.

LES NOUVEAUX RICHES

EN décembre dernier, je me trouvais dans une des plus anciennes librairies du quai Malaquais, à Paris. Je choisisais quelques ouvrages pour mes clients lausannois, tout en parlant avec la patronne des événements du jour. Tout à coup, stoppe à la porte une quarante chevaux. Une dame quelconque, mise comme une parvenue — bague, diamants, fourrures, — descend de son automobile et, s'adressant à la marchande, lui dit :

— Madame, je viens d'acheter dans une vente un casier à livres très ancien ; on me conseille d'y mettre des vieux livres, avec de belles reliures en demi-veau, en veau entier, car je ne m'y connais pas ; voici les mesures.

Sortant des ficelles de son sac à main, elle indique la longueur et la largeur des casiers du meuble en question.

La libraire, tout d'abord, en est estomaquée. C'est la première fois qu'elle a affaire à une cliente si ordinaire. Mais il faut vivre, son mari est mobilisé. Elle fait donc un choix d'ouvrages d'après leur reliure, les aligne sur le comptoir, et fait les prix selon son catalogue. La cliente, satisfaite, demande ce qu'elle doit.

— Deux cent cinquante francs, lui répond la marchande.

— C'est bien, voici la somme ; faites-moi porter ces volumes dans mon auto.

Et voilà. Plus tard — après la guerre — ceux qui fréquenteront les salons de la nouvelle riche, s'étonneront d'y voir de beaux ouvrages superbement habillés, et qui, hélas ! ne seront là que comme figurants.

Qu'en pensent mes amis les bibliophiles ?

A. LAPIE.

Mot d'enfant.

— Quand je serai mort, dit le petit Auguste, et que je serai au ciel, j'irai dans la lune voir s'il y a un falot.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

7

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

« Ne vous étonnez point, monsieur, dit enfin M. Ratin d'une voix solennelle, si l'excès de mon indignation en comprime et en retarde l'expression. Je dirai même que l'expression me manque pour qualifier... » Ici une mouche... un souffle de fou rira parcourut mon visage.

Il se fit de nouveau un grand silence.

Enfin M. Ratin se leva. « Vous allez, monsieur, garder la chambre pendant deux jours, pour réfléchir sur votre conduite, tandis que je réfléchirai moi-même au parti que je dois prendre dans une conjoncture aussi grave... »

Là-dessus M. Ratin sorti en fermant l'appartement, dont il emporta la clef.

L'aveu sincère m'avait soulagé, le départ de M. Ratin m'ôtait la honte, de façon que les premiers moments de ma captivité ressemblèrent fort à une heureuse délivrance : et, sans l'obligation où je me voyais de songer deux jours à mes fautes, je me serais fort réjoui, comme on y est disposé au sortir des grandes crises.

Je me mis donc à songer ; mais les idées ne venaient pas. Quand je voulais approfondir ma faute, je n'y voyais de grave que le mensonge, réparé pourtant par un aveu que je me plaisais à trouver spontané. Toutefois, pour la bonne règle, je tâchais de me repentir ; et, voyant la peine que j'avais à y parvenir, je commençais à craindre que mon cœur ne fût effectivement déjà bien mauvais, immoral, comme disait M. Ratin, en sorte que je formais avec contrition le projet de renoncer désormais au fou rire.

J'en étais là quand vint à passer dans la rue le marchand de petits gâteaux. C'était son heure. L'idée de manger des petits gâteaux se présenta naturellement à mon esprit ; mais je me fis un scrupule de céder à cette tentation de la chair, dans un moment où c'était sur l'âme qu'il m'était enjoint de travailler, de façon que, laissant le marchand attendre et crier, je restai assis au fond de ma chambre.

Mais ceux qui ont observé les marchands de petits gâteaux savent combien il sont tenaces envers la pratique. Celui-ci, bien qu'il ne me vît point paraître encore ne tirait de cette circonstance aucune induction fâcheuse pour son affaire, mais, bien au contraire, continuait à crier avec la plus robuste foi en ma gourmandise. Seulement il ajoutait au mot de *gâteaux* l'épithète pressante de *tout chauds*, et il est bien vrai que cette épithète faisait des ravages dans ma moralité. Heureusement je m'en aperçus et j'y mis bon ordre.

Je crus devoir cependant ne pas laisser dans son erreur cet honnête industriel à qui je faisais perdre un temps précieux ; je me mis à la fenêtre pour lui dire que je ne prendrais pas de gâteaux ce jour-là.

« Dépêchons, me dit-il, je suis pressé... »

J'ai déjà dit qu'il croyait en moi plus que moi-même.

« Non, repris-je, je n'ai point d'argent.

— Crédit.

— Et puis, je n'ai pas faim.

— Mensonge.

— Et puis, je suis très occupé.

— Vite!

— Et puis, je suis prisonnier.

— Ah ! vous m'ennuyez, dit-il en soulevant son panier comme pour s'éloigner.

Ce geste me fit une impression prodigieuse. « Attendez ! » lui criai-je.

Quelques instants après, une casquette artistiquement suspendue à une ficelle hissait deux petits gâteaux... *tout chauds*.

« Bête de hanneton, pensais-je en mangeant mon gâteau, qui, avec quatre ailes pour s'envoler, se va jeter dans un puits ! Sans cette stupidité inconcevable, je faisais mes devoirs tranquillement, j'étais sage. M. Ratin content, et moi aussi : point de mensonge, point de prison... Bête de hanneton ! »

Heureuse idée que j'eus là ! J'avais trouvé le bouc expiatoire, en sorte que, peu à peu, le charme de tous mes méfaits, ma conscience reprenait un calme charmant. Ce qui y contribuait, je m'imaginais, c'est que l'indignation de M. Ratin avait été si forte, qu'il avait entièrement oublié de me donner des devoirs à faire. Or, deux jours et point de devoirs, c'était peut-être, de toutes les punitions, celle que j'aurais choisie comme la plus délicieuse.

Une fois en paix avec ma conscience, et ayant devant moi deux jours de fête, je voulus embellir ma demeure par quelques dispositions qui me soulaieraient fort. La première fut d'éloigner de ma vue l'elzévir, le dictionnaire, tous les livres et cahiers d'étude. Cette opération faite, j'éprouvai une sensation aussi agréable que nouvelle : c'était comme si l'ont m'eût ôté des fers. Ainsi, c'est en prison que je devais connaître pour la première fois tout le charme de la liberté.

Charme bien grand ! Pouvoir légitimement dormir, ne rien faire, rêver... et cela à cet âge où notre propre compagnie est si douce, notre cœur si riche en entretiens charmants, notre esprit si peu difficile en jouissances ; où l'air, le ciel la campagne, les murs, ont tous quelque chose qui parle, qui émeut ; où un acacia est un univers, un hanneton, un trésor ! Ah ! que ne puis-je remonter vers ces heures fortunées, retrouver ses loisirs enchanteurs ! Que le soleil est pâle aujourd'hui ! que les heures sont lentes ! les loisirs ingrats !

Je retrouve sans cesse cette idée sous ma plume. Chaque fois que j'écris, elle me presse de lui donner le jour ; je l'ai fait mille fois, je le fais encore. En vain le bonheur m'accompagne, en vain les années m'ont apporté chacune un tribut de bien, en vain les jours se lèvent purs et sereins ; rien n'efface de mon cœur ces souvenirs d'alors ; plus je vieillis, plus ils me semblent rajeunir, plus j'y trouve un sujet d'attendrissante mélancolie. Je possède plus que je ne désirerais, mais je regrette l'âge du désir ; les biens positifs me paraissent moins savoureux que ce nuage vide, mais brillant, qui, m'enveloppant alors, m'entretenait dans une constante ivresse.

Fraîches matinées de mai, ciel bleu, lac aimable, vous voici encore ; mais... qu'est devenu votre éclat ? qu'est devenue votre pureté ? où est votre charme indéfinissable de joie, de mystère, d'espérance ? Vous plaisez à mes yeux, mais vous ne remplissez plus mon âme ; je suis froid à vos riantes avances ; pour que je vous chérissse encore, il faut que je remonte les années, que je rebrousse vers ce passé qui ne reviendra plus. Chose triste, sentiment amer !

Ce sentiment, on le retrouve au fond de toute poésie, si encore il n'en est pas la source principale. Nul poète ne s'alimente du présent, tous rebrousse ; ils font plus : refoulés vers ces souvenirs par les déceptions de la vie, ils en deviennent amoureux ; déjà ils leur prêtent des grâces que la réalité n'avait pas, ils transforment leurs regrets en beautés dont ils les parent, et, se créant à l'envi un brillant fantôme, ils pleurent d'avoir perdu ce qu'ils ne possédaient pas.

(A suivre.)

Grand-Théâtre. — La saison lyrique bat son plein. Trois représentations ont été déjà données : *La vie de Bohème* (de Puccini), *Gillette de Narbonne* et *Lakmé* ; ce fut trois salles comblées. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin, car la troupe est excellente et la saison sera courte — elle finira le 14 mai. Demain soir, dimanche, *La Mascotte*, toujours joyeuse et sémillante.

Kursaal. — A la demande générale, la tournée Petildemange donnera ce soir, samedi et demain dimanche, trois représentations de l'immense succès la *Mascotte*. Pour ce spectacle, le dernier irrévocablement, la direction s'est assurée les concours de M. George, dont la réputation n'est plus à faire, et de M. Durou, le trial du Grand Théâtre de Genève, qui eut un si grand succès dans les « 28 jours de Clairette ». Mmes Mary Petildemange et d'Hermanoy et M. Didès.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE 10 POUDRES : F 150
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS